



savante et candide

Pierre Marcabru

Marguerite Donnadiou, alias Duras, est un phénomène qui a occupé le théâtre, pour le meilleur et pour le pire, pendant un demi-siècle. Les bons esprits, et même les esprits fins, l'ont eue longtemps en aversion. Dans le grand jeu de massacre littéraire, c'était la tête de Turc désignée. Elle y mettait du sien. Ses déclarations aussi extravagantes qu'intempestives ont fait jaser jusque dans les chaumières. Elle a des idées sur tout. Elle n'ouvre la bouche que pour surprendre et faire scandale. Une foule de gobe-mouches ébahis applaudit des deux mains. Elle est sérieuse comme un pape et parle ex cathedra aux médias médusés. Elle s'imité avec délice, et à force de s'imiter, elle se pastiche, et, en se pastichant, se perd. Il faut donc en revenir aux commencements.

Ce que fait Didier Bezace qui a monté *Le Square* (au théâtre de la Commune d'Aubervilliers) avec beaucoup de doigté, de justesse, et même un soupçon de distance qui rend plus visible, plus claire, l'architecture du dialogue savante et candide. Une femme et un homme, une bonne et un colporteur, en pleine solitude, en plein abandon, se rencontrent et causent dans un square comme causeraient deux enfants perdus. Tout est prévu et naïf, et de cette naïveté de peintre du dimanche naît une vérité profonde, désolée. Une innocence des êtres dans leur précarité que l'on trouve rarement au théâtre. Par un paradoxe singulier, l'artifice avoué répond à une nécessité. Il est ludique et grave, révélateur d'un vide.

A la création, en 1956, *Le Square*, tiré du roman que Duras avait publié l'année précédente, fut accueilli avec des mouvements divers. On y vit d'abord un récit populiste mis au goût du jour à la manière d'un Tardieu ou d'un Ionesco, une fabrication intellectuelle, un exercice langagier. Il est vrai que Lui comme Elle ne parlent pas le langage de leur condition, parlent le Duras, mais il en est ainsi parce qu'ils n'ont pas de langage et que l'auteur se substitue à eux avec infiniment d'intuition, d'humaine sympathie, de tendre empathie, qu'il leur sert ainsi d'interprète, et dit ce qu'ils songent.

Dans ce registre décalé, R. J. Chauffard, comédien mort et oublié, était prodigieux de secrète détresse. Tous les comédiens sont bons lorsqu'ils

entrent chez Duras, c'est par quoi elle s'impose, chacun y trouve son bonheur, une sorte de grâce comme avec Beckett. Il en est encore ainsi avec Clotilde Mollet et Hervé Pierre. Ils ont d'emblée la banalité de leur personnage, et le mystère de cette banalité. Ce sont des gens qu'on ne regarde pas, et qui pourtant existent d'une existence terne, usée, enfouie, immobile. Cet équilibre est difficile à rendre. Il y faut de l'humilité et de la finesse. Hervé Pierre dans la lassitude de l'être, le renoncement, l'engluement, est parfait.

Enfin, Clotilde Mollet est, comme toujours, magnifique. Elle donne du relief à l'insignifiance, de l'éloquence à la simplicité, elle apporte à tout ce qu'elle fait, à tout ce qu'elle dit, une fraîcheur, une fragilité, et comme une timide cocasserie infiniment mélancolique. C'est une cousine des sœurs Papin. Il suffirait d'un rien, d'un enfermement définitif dans le mutisme, pour que la violence éclate, et que la destinée devienne sanglante. La parole est ici une soupape de sûreté. Clotilde Mollet en toute ingénuité se tient au bord du gouffre.

Il s'agit plus de deux soliloques qui se croisent et se répondent que d'une conversation à bâtons rompus. Chacun reste en soi. Duras tisse ainsi un canevas quasi naturaliste sur lequel elle brode des figures très littéraires, très alambiquées. Didier Bezace a compris que *Le Square* relève à la fois de l'illusoire et du réel, d'une sorte de fantasmagorie sociale, et sa mise en scène est, si j'ose écrire, déraisonnable et concrète, presque onirique, avec une pointe d'humour parfois. Il est question de bien autre chose que de la condition des gens de maison, mais du poids du temps, de la fatigue qui gagne, de la révolte et du renoncement, de l'éphémère, de cette fatalité molle qui étouffe des êtres fragiles et désarmés. Impuissants.

Un de ses chers confrères disait que Marguerite Duras était l'Édith Piaf du nouveau roman. Il y a du vrai. La romance dans le lointain chante sans cesse. Elle peut selon l'humeur et le cœur plaire ou exaspérer. Il y a ici un mélange de sentiment et de rouerie qui peut laisser incertain. Rouerie de l'écriture, sensibilité de l'âme. On a parfois l'impression de se faire flouer. Peut-être... Mais d'autres, Queneau, Beckett, Blanchot, s'y sont aussi laissés prendre. *Le Square* n'est pas seulement un miroir à alouettes. C'est une pièce vivante, souffrante, lucide. Et pour toujours.